

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Escales en Asie : de Bangkok à Tokyo

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 34-38

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *Escales en Asie :* *de Bangkok à Tokyo*

Tokyo, le ...

Chère Alberte,

Voici la dernière lettre que je t'écrirai pour te dire comment s'effectue le vol de l'Europe au Japon par un avion de ligne et aussi ce que l'on voit, — bien mieux que par les hublots à travers lesquels le monde, tout en bas, apparaît presque toujours comme une grande carte de géographie, — au cours des escales où l'on s'arrête sur la route du Sud-Est asiatique. J'avais prévu de te décrire cela en une seule lettre, mais, comme tu le vois, quatre sont à peine suffisantes.

C'est toujours ainsi avec l'Asie, quand on veut parler de ce qu'on y a vu. On fait deux pas hors de l'hôtel, on fait un tour par deux ruelles, on jette un coup d'œil à l'intérieur d'une maison et il nous semble n'avoir rien vu. Puis, un mois après être rentré en Europe, tu rencontres un ami qui te demande ce que tu as vu dans tel ou tel endroit de l'Asie. Tu commences à raconter et, après deux heures, — sans broder ni commenter, — tu es encore en train de parler.

Voilà qu'avec toi, Alberte, il m'est arrivé la même chose. Tu m'as demandé de te parler, non pas de l'Extrême-Orient où je suis allé, mais de ce que j'ai simplement effleuré lors des atterrissages de l'avion. Pour moi, lorsque j'ai commencé à t'écrire, il me semblait avoir peu de choses à te dire. Au contraire, de quelle pluie de papier à lettre tu as été inondée !

Au fait, l'Asie est tellement variée, tellement belle que si, par hypothèse, un passager n'avait pas ses papiers en règle pour descendre en aucun de ces pays, et qu'il fût contraint de faire l'aller et le retour Europe-Extrême-Orient sans pouvoir quitter l'avion, ce qu'il verrait, de la porte de la cabine, dans les grands aéroports,

serait déjà suffisant pour lui inspirer des pensées nouvelles, pour lui faire ressentir des émotions neuves, un émerveillement nouveau ; tout cela suffirait à lui donner la satisfaction d'avoir fait ce voyage.

Pour moi, à l'aller, je ne me suis arrêté en aucun endroit où l'on a fait escale avant d'arriver au Japon. Pourtant ce que j'ai vu et senti au fond de moi-même, seulement pendant que je faisais un tour dans l'enceinte du transit, dans les aéroports, m'est gravé dans le cœur, Alberta, comme un livre d'aventures.

Ce fut par exemple le cas à Manille : nous y sommes arrivés à 12 h. 30. Nous nous étions envolés de Bangkok à 6 h. 30. Nous fîmes six heures de vol à travers la mousson.

La mousson, nous, en Europe, nous la considérons comme un vent ; les plus informés savent que c'est une espèce de saison asiatique.

En réalité, la mousson, si quelqu'un la voit de l'unique point d'où l'on puisse en apercevoir le vrai visage, c'est-à-dire de dessus, c'est tout autre chose. C'est un second monde, superposé à celui de la croûte terrestre ; un monde fait à l'image de celui qui se trouve au-dessous, avec ses plaines, ses vallées, ses collines ondulées, ses montagnes préalpines, ses pics et ses crêtes élevées.

C'est un monde tout blanc, fait de la matière la plus moelleuse : la vapeur. Cependant c'est une matière, qui telle la plume, aussi légère qu'elle soit, si elle est accumulée en masses énormes, peut peser, opprimer, écraser. Ainsi la mousson pèse, presse sur l'Asie des Philippines au Pakistan, écrasant ce qui est dessous. Elle écrase les Asiatiques avec l'humidité qu'elle fait s'égoutter sur eux, semaine après semaine, jusqu'à les pétrir, à en faire une seule pâte avec la terre limoneuse. Voilà ce qu'est la mousson, d'en-bas. Mais de l'avion, c'est exactement le contraire. Un paysage composé tout entier de neige éblouissante : une pureté absolue.

Comme on plongerait dans le souterrain d'une mine, ainsi l'avion perce le sol de ce monde immaculé et rejoint de nouveau la croûte terrestre : c'est maintenant le fouillis désordonné de terre et d'eau que sont les Philippines.

Le commandant de l'appareil m'a invité dans sa cabine tandis que nous nous approchions des îles hispano-asiatiques. J'ai vu de ce belvédère volant les lieux des fameuses batailles entre Américains et Japonais durant la seconde guerre mondiale. Il m'a semblé impossible que dans un monde si beau, les hommes aient pu se haïr et se tuer.

Si tu voyais Corrégidor ! Tu sais, parfois, la nuit, quand il y a dans le ciel la vapeur de la terre brûlée par l'été, le voile produit par la grande chaleur, la faucille de la lune paraît verte dans le bleu merveilleusement sombre qui transparaît derrière ce léger rideau : c'est cela, Corrégidor ! un croissant de lune navigant sur la mer de Chine !

Les nuages, quand leur ombre devient rougeâtre sur la glauque étendue, semblent des bancs de corail qui affleurent au-dessus des flots. Puis la géométrie subaquatique des filets disposés dans la mer comme la section verticale d'un champignon — un pied rectangulaire sous un parapluie semi-circulaire — se fait plus dense. Les presqu'îles se prolongent, à l'intérieur de la nouvelle côte que nous sommes en train de survoler, par de grandes rizières. C'est tout un jeu de rectangles et de carrés verts, bruns, bleus et argentins.

Là où les lignes sont parallèles, l'homme y a mis la main. C'est une constatation que l'on refait toujours quand on vole autour du globe. Ainsi en est-il également aux Philippines : nous voici à Manille.

Nous atterrissons en grandes spirales, comme un milan qui descend avec indolence à travers l'air chaud et semble tirer plaisir à se laisser pousser doucement vers le haut. On sent que l'air des Philippines monte en grandes houles et soutient l'avion, lui prolongeant la descente jusque là-bas, sur la grande piste d'atterrissage. Mais à la fin, nous y sommes.

Beaucoup de formalités à l'aéroport. Sur la route d'Orient, Manille est l'endroit le plus bureaucratique que l'on rencontre. Mais les diverses formalités nous servent aussi. Elles nous mêlent à la foule qui fait la queue devant les guichets, elles nous font vivre vraiment à l'intérieur de cette foule, et nous donnent le temps de regarder autour de nous.

C'est ainsi, Alberte, que l'on découvre maintenant comment les Philippines sont en quelque sorte l'un des pôles où passe l'axe de rotation du globe ou mieux, celui de l'humanité.

C'est une étrange atmosphère, là où les voyageurs de l'air attendent à l'escale de Manille. On ne sent plus le poids des grandes distances peser sur la majeure partie de ceux-ci. Tous se sentent chez eux aux Philippines. C'est un peu ce qui se passe à Milan du fait qu'on est au milieu de la plaine du Pô : tout le monde s'y trouve bien, les Florentins, ceux de la Vénétie et du Piémont, ceux aussi du Tessin. Aux Philippines, c'est quelque chose de semblable sur le plan continental.

En regardant autour de soi, en observant les visages, en écoutant les langues, même si l'on n'a jamais vu une mappemonde, on a la sensation précise de l'incomparable position géographique de ces îles situées à mi-chemin entre le Japon et l'Australie, de leur proximité avec les mondes géographiques et humains les plus divers : la Chine, la vaste péninsule où sont situés le Vietnam, le Laos, le Cambodge, le Siam et la Malaisie, Bornéo, Sumatra, la Nouvelle Guinée. Tout cet organisme de côtes continentales compactes, de longs prolongements péninsulaires, d'îles et d'archipels, se trouve là, ouvert au-devant des avions qui décollent sur la piste de Manille. Quelques heures de vol ! On peut choisir : ou de se plonger dans les très anciennes et raffinées civilisations d'Asie, ou de s'abandonner au charme intact de la vie primitive qui subsiste en Papouasie.

Quelle tentation, l'aéroport de Manille ! J'ai remercié le Seigneur de ne pas être millionnaire et d'avoir un itinéraire bien déterminé vers le Japon qui m'empêchait de perdre pas même une heure en déviation. Puis je l'ai prié de me faire devenir un jour ou envoyé spécial d'un grand journal, ou représentant d'une maison de produits chimiques qui a des bases dans les Philippines et l'intention de répandre ses articles dans le plus grand nombre possible de pays asiatiques et océaniques. Car, pendant ce peu d'heures passées à l'aéroport de Manille, j'ai vu tous les livres d'aventures de mon enfance devenir vrais, leur merveilleuse atmosphère

me faire signe, et me dire : « Nous sommes ici, à deux pas de toi ! Laisse tomber le projet du Japon où tu trouveras la télévision en couleur et le métro. Renonce à la civilisation, viens chez nous, où tout n'est encore qu'aventure. »

Et c'était vrai. Je regardai les prix des billets de Manille aux diverses directions : c'était vraiment peu. Mais où aller ? En Malaisie ou à Sumatra ? dans les Célèbes ou en Nouvelle Guinée ? Dans chaque endroit, un souvenir de lecture, un enchantement à retrouver, comme si c'était mon imagination qui les créait.

A Manille, celui qui a dans le sang la maladie du voyage, éprouve toutes les tentations qu'on peut ressentir sur la terre.

Ensuite, à la fin, il fait comme moi : il ferme les yeux aux indications des lignes aériennes qui se ramifient toutes sur la rose des vents, aux prix et à la durée du vol, il se fait sourd à la fascinante tour de Babel linguistique du public en attente devant les guichets, il cherche à oublier toute cette efflorescence de dizaines et de dizaines de races asiatiques et océaniques parmi ceux qui font la queue, il dit adieu aux Philippines sans regarder en arrière pour ne pas se laisser prendre par leur magie, il monte dans l'avion, et, à travers le paysage de vapeur de la mousson qui, au coucher du soleil, s'est faite de feu, au commencement de la nuit, il atteint Tokyo.

Et pendant qu'il parcourt cette métropole de dix millions d'habitants et que s'éventent dans les ténèbres, les bannières frénétiques de ses enseignes au néon, il commence à ressentir dans l'âme une pensée subtile : « A cette heure, je pourrais être là-bas, dans cette petite île au sud de Mindanao. » Et, qui sait pourquoi ? il se sent tout à coup mélancolique.

Peut-être l'est-il aussi, pendant qu'il t'envoie cette dernière lettre, sur les étapes du voyage entre les Alpes et le Fuji-Yama,

TON AMI JOSEPH

(Traduction des élèves de Syntaxe  
et de 4<sup>e</sup> Commerciale)